

POPULATION au VINGTIEME SIECLE

Presque toutes les communes du Morvan ont 68 % de leur population éparpillée dans des écarts. En dépit de quelques nuances du nord au sud, du Nivernais à l'Auxois, le Morvan connaît toutes les formes de la dispersion, de la maison isolée au gros hameau. Les courbes cumulatives cantonales sont bien proches les unes des autres.

Quelle que soit la densité calculée (kilométrique, rurale, agricole), les résultats ne dépassent jamais 45 habitants par kilomètre carré. La quasi-totalité des communes a une densité générale comprise entre 17 et 22.

La diminution de la population n'a fait que s'accroître depuis le début du siècle. En cent ans, beaucoup de communes du Haut-Morvan ont perdu plus de la moitié et parfois près des deux tiers de leurs habitants. La vitesse du dépeuplement s'est accéléré après la dernière guerre d'une façon effroyante. "L'exode de la population morvendelle vers Paris s'intensifie chaque jour. Une agglomération de la commune d'Ouroux n'envoie plus d'enfants à l'école". C'est toute une population qui abandonne sa terre et son pays.

Les migrations ne sont que temporaires. On aime d'autant plus son pays qu'il est plus rude à l'existence. La diminution de la population morvandelle est un fait constant, progressif, conséquence de phénomènes démographiques : excédent des mortalités sur les natalités, excès des émigrations sur les immigrations.

I- HABITAT CLAIRSEME

L'inégale extension des forêts est un premier facteur de différenciation.

a) Le Centre-Sud

Le calcul de la densité agricole révèle l'existence, au coeur du Morvan, d'un centre agricole encore peuplé en 1954. Partout supérieure à 20 habitants au kilomètre carré, la densité agricole y atteint 25 à 29 dans les secteurs comme Dun-les-Places, Anost ; elle dépasse 30 dans des villa-

ges tels que Gien, Moux, Saint-Prix ; elle plafonne à 45 à Arleuf ou Saint-Germain-de-Modéon. Entre les massifs forestiers du Haut-Morvan, les habitations se pressent dans les cuvettes cultivées où les hameaux et les écarts s'éparpillent dans le quadrillage des champs et des prés. L'on pense à la surprise toujours renouvelée de trouver ces oasis de culture à l'aspect soigné malgré la lèpre des friches qui les gagnent à partir des monts, lorsqu'on a traversé les hauteurs boisées, désertes, où seuls quelques Espagnols se réchauffent autour d'un brasero improvisé.

Caractérisées par une densité agricole relativement élevée pour un pays d'élevage extensif et une dispersion en hameaux "demeurés près des ouches fertiles, à mi-distance entre les bois du haut et les prés du bas", ces cuvettes du centre-sud restent des centres de vie ; bien que le patois soit ici mieux conservé, que beaucoup d'indigènes peuvent y sembler peu évolués, l'exemple y fait tache d'huile et l'on y est toujours prêt à croire au miracle d'une nouvelle spéculation. Malgré la dispersion, elles ont conservé une vie villageoise qui s'est éteinte dans toutes les communes de la crête qui, de Saint-Agnan au nord, gagne les bords des Settons au sud.

b) Les communes de la crête

La forêt s'y accroche aux collines de 600 m, mais elle est toute grignotée par les établissements très épars qui s'isolent sur leur terroir cultivable. Ici, la dispersion en éléments de très petite dimension et la plus faible densité agricole contribuent à tuer lentement ce qui peut rester de vie ; on trouve là un des secteurs les plus désolés du massif. Entre ces communes où les bois de vaste dimension sont rejetés sur le pourtour des cuvettes et celles où ils s'effilochent autour d'un grand nombre de petites fermes, la forêt peut avoir un rôle moins marqué. D'autres facteurs influencent alors plus directement la vie quotidienne.

c) Le Morvan-nord et le Morvan-sud

Le Morvan-nord s'oppose à celui du sud. L'identité des formes de peuplements que l'on y trouve montre à quel point ces pays furent davantage des régions d'interpénétration des formes d'habitat que de contraste. Pourtant, dans la partie septentrionale de la montagne, les gros hameaux qui groupent plus de 100 habitants, malgré l'exode du dernier siècle, sont plus nombreux que dans le centre de la montagne où ils deviennent rares ; dans la partie méridionale, ils restent exceptionnels. Chaque commune du nord en possède au moins un en dehors de son chef-lieu, on en compte trois sur le vaste territoire de Montsauche. Des groupements nombreux de 51 à 100 habitants en prennent le relais et tous font penser aux hameaux de l'Auxois voisin, malgré la présence d'une dispersion intercalaire importante. Au sud, les écarts de 20 à 50 habitants l'emportent en nombre, en importance. Ils groupent 42 % de la population éparsée dans le canton de Lucenay. Dans le sud-ouest, la dispersion est encore soulignée par le plus grand nombre d'écarts de petites dimensions (moins de 10 habitants) qui abritent 17 % de la population éparsée

du canton de Château-Chinon.

d) Les marges

Les phénomènes marginaux atténuent l'opposition nord-sud en Morvan, car les caractères montagnards s'altèrent rapidement du centre vers les bordures. La densité de la population diminue de l'intérieur vers l'extérieur. Tous les villages dont la densité générale est inférieure à la moyenne se répartissent sur le pourtour, vers le bassin d'Autun (la Petite-Verrière a 8 habitants/km², Sommant 10), aux abords de l'Auxois ou de la Terre-Plaine (Villiers-en-Morvan 11). Les faibles densités agricoles se trouvent également sur les marges : les communes dont la densité agricole est de 10 à 14 sont situées sur les bordures où l'évolution a permis un certain groupement des exploitations ; les villages y sont également plus agricoles ; souvent 68 % de la population y vivent de l'agriculture contre 42 à 54 % en général dans le centre où les ressources annexes jouent un rôle plus net. Sur les marges, on ne trouve de tels pourcentages qu'aux abords des villes ou dans les bourgs, tels que Quarré-les-Tombes ou Lucenay-l'Evêque, et dans le cas exceptionnel de la Roche-en-Brenil où fonctionne une usine.

Toute une population rurale non agricole vit en Morvan qui diffère des hautes terres du Massif Central où les hameaux dispersés restent des centres ténus d'activité appelés à diminuer d'importance avec le groupement des exploitations, à disparaître avec leur fermeture. La population n'a un caractère agricole affirmé que dans les régions où les conditions physiques les plus difficiles s'estompent déjà.

Partout pèse la dispersion d'un habitat clairsemé.

II- EXODE de MISERE ou DEPART pour un MEILLEUR NIVEAU de VIE ?

Comme beaucoup de moyennes montagnes, le Morvan a perdu plus de la moitié de sa population depuis un siècle. En 1850 encore, les hommes étaient nombreux en Morvan : les vallées répétaient l'écho des chants des floteurs de bois, les moissons occupaient des familles entières ; lors des fêtes patronales, l'on dansait la bourrée en ordre serré sur la place des villages. Aujourd'hui, on lit partout les signes évidents du dépeuplement : les maisons comptent de nombreuses annexes qui étaient d'anciennes demeures, des toits s'écroulent au coeur des bourgs, des écoles de hameaux se ferment, il arrive même que les fougères recouvrent les tombes des cimetières.

A- Le DEPEUPEMENT du MORVAN

1- Ses DIMENSIONS

En moins d'un siècle, la diminution de la population est de l'ordre de 61 %. Si le Morvan possédait, en 1876, 159 055 habitants, il y en avait encore 134 427 en 1891, 114 024 en 1911 ; en 1936, il ne comptait plus que 84 000 habitants, et 62 427 en 1962.

Les pertes n'ont pas partout la même ampleur. Ce sont les villes qui ont le mieux maintenu leurs effectifs : Château-Chinon n'a perdu que 5 % de sa population de 1878, Saulieu dont le destin a été plus compliqué 12 %. Quinze communes ont connu une diminution de 36 à 50 % ; ce sont de petites bourgades telles Lormes, Montsauche, Moulins-Engilbert, Quarré-les-Tombes, des villages vivifiés tantôt par une route à grande circulation, tantôt par des entreprises locales (la Roche-en-Brenil, Rouvray), enfin des centres proches de la ville tel Château-Chinon-campagne. Ailleurs, le dépeuplement prend une plus grande ampleur : 49 communes ont perdu 51 à 65 % de leur population, une trentaine enregistrent des diminutions de 66 à 80 %. Sur la liste de ces villages, on trouve à la fois des noms du secteur forestier et pauvre où la vie fut toujours particulièrement rude, ou des communes de la frange vézelaysienne et de secteurs beaucoup plus évolués.

La vague de fond qui a complètement transformé la démographie morvande depuis un siècle a touché indifféremment les fermes isolées, les écarts, les petits bourgs et on ne peut établir aucune différence systématique entre les diverses catégories d'habitat. De la ferme isolée au chef-lieu communal, toutes les cellules rurales se sont tellement dépeuplées depuis l'autre siècle que le Morvan se classe parmi les régions les plus atteintes par l'exode rural.

2- L'AMPLEUR de l'EXODE

Les diminutions restent dues essentiellement à l'exode rural.

Partir est devenu la règle, rester au village l'exception. L'échelle communale oblige à distinguer les départs à faible distance des exodes plus lointains. Le quart des personnes auraient quitté leur village natal pour s'installer dans la région. 75 % de ces demi-départs concernaient des mariages avec des cultivateurs d'alentour. Il est vrai que les régions proches n'offraient pas beaucoup d'emplois ; le Morvan s'inscrit dans un vide urbain au coeur d'une région où les villes de trop faible dimension ont été elles-mêmes atteintes par le déclin démographique. Par ailleurs l'opposition plaine-Morvan n'a jamais facilité les mariages entre le haut et les bas pays.

Variations de la Population par Canton

pop.
000



Château-Chalon (+1 commune)

Montsauche

Lormes (+1 commune)

Lucenay (+4 communes)

Paris et, bien secondairement, la région industrielle du Creusot, les centres régionaux Dijon et Nevers, ont représenté les grands centres d'attraction de la main-d'oeuvre. 17 à 34 % des personnes décidées à l'exode sont "montées à Paris". Le commerce des nourrices, l'ancienneté du flottage des bois du Morvan ont créé des liens avec la capitale et finalement dirigé vers elle la grosse masse des quêtés de travail ; mais le pourcentage des départs vers le département de la Seine ne doit pas être tellement plus important en Morvan que dans toutes les régions privées de pôles d'attraction. Dans ces confins bourguignons et nivernais, il faut attendre la fin de la dernière guerre pour constater l'appel réel des métropoles régionales. Moins souveraine depuis 1945, l'attraction de la capitale n'en continue pas moins à absorber 40 % des départs. La croissance trop timide des centres locaux explique la persistance de cette tyrannie.

Excédent des décès sur les naissances

Si le passage de l'ascension au déclin démographique n'est jamais en montagne le fait de la dénatalité, l'excédent des décès sur les naissances a aggravé le dépeuplement au fur et à mesure que l'exode a privé la région de ses forces vives.

a) Natalité

Pour l'ensemble du pays, entre 1826 et 1910, le taux de natalité est passé de 35,5 ‰ à 24,3 ‰. Mais, il y a en Morvan une cause spécifique qui aggrave un fait commun à tous les pays en voie de dépeuplement. "La natalité commence à diminuer au moment (1842) où la fortune du pays prospère grâce à la fortune acquise par les nourrices. Une profession qui a pour raison d'être la procréation est donc une cause de diminution de la natalité. Après deux ou trois "nourritures", les nourrices reviennent s'installer au pays ; elles sont riches, elles n'enfantent plus". Si les émigrations des nourrices n'avaient fort diminué au début de ce siècle, la réglementation de plus en plus sévère de la durée de l'allaitement aurait pu infléchir ce mouvement. Pour que les courbes enregistrent une certaine recrudescence de la natalité, il a fallu la fin de la guerre de 1914-1918, le retour des soldats, l'engouement des filles vers 1920 pour les placements à la campagne momentanément mieux rémunérés. L'épisode est de brève durée, la diminution reprend vite et le léger accroissement qui suit la Libération de 1945 s'inscrit à un registre nettement plus bas. L'augmentation des naissances qui a persisté dans les villes est ici sans lendemain car l'exode continue.

Le vieillissement de la population entraîne évidemment une valeur très basse du taux de fécondité. 81 enfants avaient été déclarés vivants pour 1 000 femmes de 15 à 49 ans, en 1951. La fécondité moyenne du Morvan n'est donc qu'à un indice très faible, comparée à celle des grandes villes, et elle est inférieure à celle de l'ensemble des campagnes françaises.

b) Mortalité

Le vieillissement de la population n'a pas entraîné immédiatement une augmentation du taux de mortalité ; celui-ci a sans cesse diminué jusqu'en 1914. Toute la fin du 19^e siècle est encore marquée en Morvan par des catastrophes qui déciment les populations ; l'hygiène a encore accompli peu de progrès, des épidémies de typhoïde, de choléra font monter les courbes en flèche. En 1858, on compte 84 décès à Saint-Brisson ; quelques années plus tard, les eaux de Liernais polluées par la traversée d'un ancien cimetière apportent le microbe de la typhoïde. De plus, tous les registres de l'état-civil signalent longtemps un grand nombre de décès de jeunes enfants ; la mortalité infantile a connu des taux effroyants en Morvan, tant parmi les enfants assistés qu'on transportait en charrette de la gare à la ferme (beaucoup mouraient à l'arrivée), que parmi ceux abandonnés aux vieilles femmes par les nourrices parties à Paris.

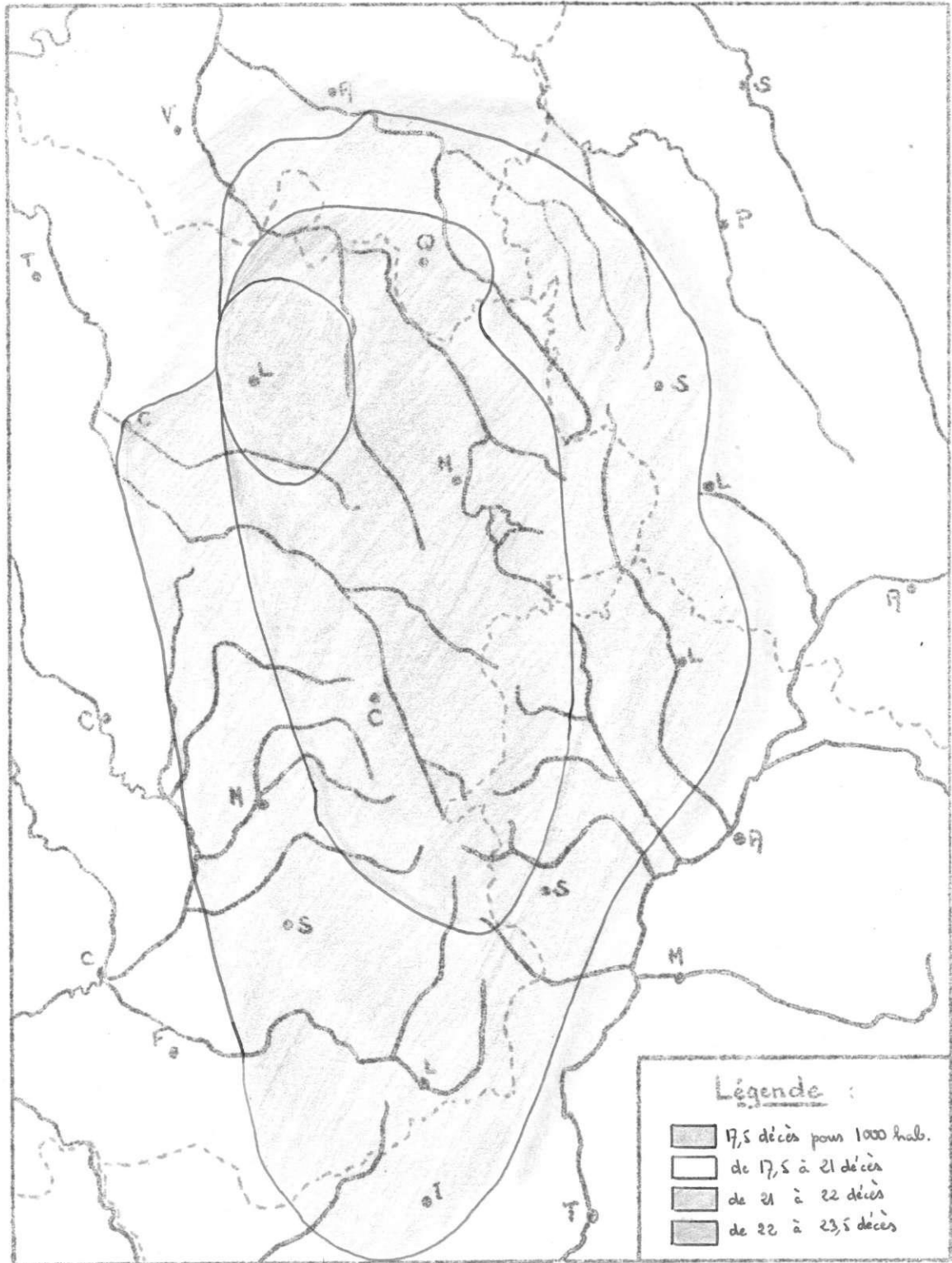
Ce n'est que peu à peu que les progrès de l'hygiène ont permis de diminuer ces maux ; mais alors le retour des retraités, en augmentant la moyenne d'âge de la population, a naturellement provoqué un accroissement des décès.

Les diminutions ne sont pas uniquement liées au vieillissement de la population. Quelques communes ont un solde positif des naissances (entre 1954 et 1962), telles que Saulieu, Château-Chinon, Molphey, la Petite-Verrière, Chalaux, augmentations qui représentent peu de choses. En fait, le solde naissance-décès est négatif dans la grande majorité des communes ; souvent de l'ordre de 26 à 50 ‰, il atteint 51 à 75 ‰ dans tout le Morvan central, dans quelques villages du nord-ouest (Brassy, Saint-Martin-du-Puy), dans une bourgade telle que Saint-Honoré-les-Bains ; il dépasse 75 ‰ dans une douzaine de communes, en particulier dans les villages du sud-est (Cussy, Roussillon). Comparés à la vitalité démographique de la France actuelle, ces chiffres prouvent que le Morvan périclite. Malgré tout, les pertes imputables au déficit du solde naissance-décès sont pour la totalité des communes morvandelles de 1 659, alors que les pertes globales s'élèvent à 4 776. L'émigration continue malgré les retours au pays ; l'immigration reste impuissante à équilibrer les départs.

3- IMPUISSANCE de l'IMMIGRATION

L'ampleur de l'exode n'a pas été compensée par des mouvements en retour suffisamment importants. Pourtant, les enfants assistés, fixés au pays, les retraités, revenus pour leurs vieux jours, aujourd'hui les Espagnols, forment un contingent non négligeable d'une population qui est loin d'être complètement indigène.

Décès au début du 20^e siècle



Les enfants de l'assistance publique élevés en Morvan étaient traditionnellement placés dans l'agriculture. Les parents nourriciers les conduisaient chez leurs patrons lors de leurs treize ans. Les petits "Paris" représentaient la principale source de main-d'oeuvre agricole : les filles étaient placées comme bonnes à tout faire, les garçons comme valets de ferme. En Morvan, de nombreux pupilles ont fait souche. Ces enfants ont assuré un renouvellement interne de la population. C'en est fini de cette immigration. L'assistance publique essaye de ne pas placer les enfants dans la culture et leur donne un métier.

La véritable immigration actuelle reste le retour des retraités. Le vieillissement de la population s'accuse et sclérose le pays qui se meurt chaque jour davantage au point qu'on doit faire appel à la main-d'oeuvre étrangère dans un pays où la pression démographique chronique a longtemps alimenté l'exode. On ne peut que dénoncer l'impuissance de l'immigration qui ne compense l'exode que dans quelques communes. L'exode continue de priver le Morvan de ses jeunes.

B- RYTHMES et MECANISME de l'EXODE

1- L'EXODE RURAL a été TARDIF en MORVAN

Après les crises de l'Empire, la première moitié du 19e siècle avait été une période de pause démographique. Le déclin démographique ne commence en Morvan qu'après 1850 et pour quelques communes seulement dont la population diminue peu jusque vers 1876. L'exode touche en premier lieu les villages du nord si voisins à tous points de vue de ceux des plaines du pourtour, les communes proches de Lormes dont la petite activité industrielle est un centre d'attraction non négligeable à cette époque, quelques communes qui regardent vers le Bazois ; dans le Morvan central, il ne concerne encore que des cas isolés où l'importance de l'émigration temporaire rend flottante la population. 1881 représente encore l'apogée démographique d'une trentaine de communes. A partir de cette date, le mal gagne de proche en proche en direction du sud où les derniers villages sont atteints au début du 20e siècle ; il n'a pas cessé aujourd'hui.

Il semble que l'émigration temporaire ait retardé l'exode sans retour : dans la mesure où les apports extérieurs d'argent maintenaient en place des exploitations agricoles qui restaient pour les "boeutiers", les moissonneurs, les betteraviers, les nourrices, le centre de ralliement temporaire mais souhaité d'une famille dispersée par la seule nécessité.

Les hommes restaient au village du 15 octobre à la fin décembre, pour préparer les semailles des ouches, entretenir les haies, partaient abattre, écorcer, charroyer en forêt au coeur de l'hiver pour s'employer dès le printemps venu à l'empilage et au flottage de la moulée, descendre en avril-mai dans les bas pays pour les labours printaniers ; ils revenaient à la hâte cultiver leurs terres, repartaient pour la moisson dans les plaines d'alén-

tour, remontaient en Morvan pour la récolte plus tardive du seigle et du sarrasin ; si besoin était, ils allaient encore gagner quelque argent en vendangeant dans la côte. Cependant, les femmes "montaient à Paris" chercher un nourrisson ou s'y plaçaient comme nourrice en attendant de revenir pour un autre enfantement. Un tel système supposait à la fois une impérieuse nécessité d'argent et une organisation familiale très serrée.

Les "couvreurs de paille" de Bresse et du Bourbonnais, les moissonneurs de l'Auxois et du Bazois, les galvachers et les boeutiers de Picardie, partaient de leur village morvandiau, poussés par l'appât du gain qui assurerait à leur famille quelques mois de tranquillité. En une campagne de la fin du siècle, un boeutier gagnait 500 F sur place et 700 F en Picardie, une nourrice sédentaire à l'hospice de Paris gagnait 40 F par mois en 1879. "Au prix d'un travail forcené pendant un mois, un moissonneur pouvait gagner une cinquantaine de francs et près de 100 F à la veille de la guerre mondiale. On ne doit pas écarter l'idée que ces migrations révèlent plutôt la pauvreté pure et simple qu'un sous-emploi saisonnier".

Sans ces apports d'argent, la famille n'aurait pu vivre sur son ouche et ses maigres champs. Pendant les tournées des galvachers qui ne faisaient ripaille qu'à Vandenesse au retour, pendant les séjours des femmes chez les bourgeois parisiens, les vieux et les enfants continuaient à travailler à la ferme et à y vivre ; les gains récoltés par les migrants rentraient à la maison et servaient à tous. Avec l'argent de trois "nourritures", on construisait sa maison, avec celui d'une "galvache" on achetait un champ, on payait les dettes familiales. Les migrants reprenaient place à la table commune quand ils rentraient. Un tel genre de vie supposait à la fois une étrange résignation de tous aux impératifs de la misère et une étonnante solidarité du clan familial ; les Morvandiaux sont difficiles à comprendre si l'on ne conçoit pas que la plus vive sensibilité puisse se cacher derrière la dureté apparente.

La cohésion de la famille a largement contribué à perpétuer un mode de vie, qui, de plus en plus, se place en marge d'une société en voie de profonde mutation.

Rendus célèbres par leur chanson, les galvachers étaient-ils si nombreux qu'on l'affirme, à la fin du 19e siècle ? Déjà les Morvandiaux partent davantage comme boeutiers -plutôt qu'avec des voitures attelées- celles-ci ne sont la propriété que d'un petit nombre de gros possesseurs de bétail ; en 1910, Anost et Gien-sur-Cure restent les seuls véritables centres de ces départs. Rien ne permet d'évaluer sérieusement le nombre des moissonneurs des plaines périphériques, des betteraviers de Picardie, des maraîchers de la région parisienne. Tout variait d'une famille à l'autre selon l'âge du père et le courage des gens, d'une année à l'autre selon les besoins de la famille ou l'arrivée des naissances. Le sous-préfet de Château-Chinon estime à 150 le nombre de ces départs occasionnels vers 1910 dans son canton ; le chiffre est inférieur aux évaluations du 19e siècle où l'on signale une cinquantaine au moins de départs par commune.

Sûrement moins importants en nombre qu'on s'est complu à le répéter, ces départs ont duré aussi longtemps que les appels de main-d'oeuvre temporaire. La mécanisation des pays de culture, la conversion des plaines du pourtour à l'élevage, l'évolution des moyens de tractions dans les grandes plaines du Bassin Parisien, ont réduit peu à peu les possibilités d'emploi qui attiraient les Morvandiaux. L'affirmation semble vraie même pour les survivances de ces déplacements ; il y avait encore un certain nombre de "betteraviers" vers 1950, ils se rendaient en Picardie et comptaient agrandir le gain de leur campagne par des heures supplémentaires ; l'usage généralisé de nouvelles techniques a réduit celles-ci et le nombre de migrants a diminué immédiatement.

Les conclusions sont les mêmes pour le commerce des nourrices. Le souci du gain commande toutes les variations : le nombre des nourrices qui se présentent dépend étroitement des tarifs proposés ; il faut sans cesse les réajuster pour ne pas laisser les nourrissons sans allaitement ; en 1879, en raison de l'hiver exceptionnel et de la détresse, le nombre des demandes augmente sensiblement. Parmi les nourrices, la réputation des Morvanelles est solidement établie. "La circonscription de Château-Chinon a été de tout temps essentiellement nourricière ; la nourrice y est recherchée car son lait est sain et abondant".

Jusqu'en 1900, le nombre total des nourrices est à peu près stationnaire alors que celui des Morvanelles diminue sensiblement, l'exode définitif limite déjà un peu les possibilités, l'emploi devient plus rare au début du 20e siècle où le chiffre global passe de 1 827 en 1901 à 1 237 en 1913 ; le Morvan répond assez bien à la demande, en fournissant 20 à 22 % des nourrices de l'hospice de l'assistance publique de la Seine ; il envoie encore 298 femmes en 1911. La guerre met presque fin à cette habitude et les courbes décrivent une chute brutale ; elle retient les femmes aux champs, l'allocation militaire leur assure quelque sécurité ; après 1918, l'allaitement artificiel est adopté et les nourrices au sein disparaîtront. Néanmoins, le Morvan envoie encore 40 à 50 femmes jusqu'aux années 1930 ; en 1931, elles ne sont plus que 13, en 1933, cinq seulement. En 1936, l'assistance publique n'emploie plus que 6 femmes choisies à la maison maternelle de Bagneux. Le commerce des nourrices a pris fin, il a duré pour le Morvan aussi longtemps que les conditions l'ont favorisé.

Tant que les déplacements saisonniers ont permis le retour au bercail, le maintien de la cohésion familiale a retardé l'exode définitif. Certes, les déplacements ont préparé cet exode. Il est naturel que les migrations temporaires tissent le chemin à des départs définitifs.

2- Un EXODE d'AGRICULTEURS

Contrairement à d'autres régions où le dépeuplement a entraîné une ruralisation irréversible du milieu, le Morvan a perdu quelque peu le caractère agricole exclusif du siècle dernier. Vers 1850, la médiocrité des rendements obligeait les gens à trouver des ressources d'appoint ; mais, encore en 1910, le développement de l'industrie y était "limité aux besoins exacts de la population. Les petits métiers, si répandus jadis dans un grand nombre de communes agricoles de la France, n'ont jamais été utilisés ici pour augmenter les ressources du ménage". Les quelques mines du Morvan-sud, qui rappellent l'exploitation du 18^e siècle, les métiers à foulon et les tanneries qui ont tourné plus longtemps, la fabrique de chapeaux de Lormes, l'imprimerie de Château-Chinon, ces menues entreprises risquent de masquer la véritable indigence industrielle du Morvan. Le flottage représentait alors la seule source réelle d'emplois extra-agricoles qu'on trouvait sur place. Mais le Morvandiau qui n'en tirait guère qu'un salaire en nature, ne comptait pas tellement sur cette ressource épisodique ; la fin du flottage ne représente pour lui que le déclin d'une occupation temporaire et mal rétribuée ; sa disparition accélère un mouvement déjà commencé sans pour autant l'expliquer.

On ne peut donc attribuer à la disparition des activités industrielles ou artisanales d'autrefois la responsabilité de l'exode définitif. Au contraire, depuis le début du siècle, l'évolution des services d'une part, la création d'emplois d'autre part, ont beaucoup modifié la structure socio-professionnelle.

Dans l'économie fermée d'autrefois, les centres villageois comportaient un certain nombre de métiers aujourd'hui disparus ; l'évolution des besoins et du genre de vie a créé de nouveaux emplois non agricoles. Les tailleurs d'habits, les sabotiers, les ouvriers-maçons, les tailleurs de pierre, les forgerons, les maréchaux-ferrants ont disparu ; mais les électriciens, les mécaniciens, les dépanneurs, les peintres en bâtiment les ont largement remplacés ; tantôt le nombre de ces métiers non agricoles est resté à peu près stable, tantôt il a augmenté. Il est ainsi passé de 18 à 30 à Saint-Brisson entre 1856 et 1946, de 32 à 35 à Gouloux entre 1876 et 1946 ; ces deux agglomérations ne sont que de petits villages bien endormis qui ne prétendent pas jouer un rôle de centre. Il y a plus, l'évolution de l'agriculture a provoqué l'ouverture d'un grand nombre de commerces : en 1856, à Alligny, un boulanger et un épicier suffisaient pour pourvoir aux besoins d'une population habituée à vivre des produits de la ferme ; on compte aujourd'hui 13 commerçants dans ce bourg ! Le retour des retraités, l'arrivée des touristes maintiennent cet appareil de services qui partout dépasse les besoins des agriculteurs désargentés ; il transforme certains villages en petits bourgs ; le cas des trottoirs et des enseignes modernes de Montsauche en est un exemple.

L'évolution des services aboutit ainsi à la multiplication d'emplois marginaux. Depuis plusieurs décennies, des emplois divers ont été créés dans

la campagne. Le Morvan est devenu ainsi un pays beaucoup moins exclusivement agricole qu'au siècle dernier.

L'exode a été essentiellement un exode d'agriculteurs. "Etroitement attachée au sol, n'ayant pour se relever aucune des causes industrielles qui ont modifié les agglomérations au 19e siècle, la courbe de densité de population devait suivre en Morvan l'histoire de l'exploitation de la terre, croître et décroître avec elle". La disparition des petites fermes va de pair avec celle de la masse des manoeuvriers. Petits exploitants et journaliers se confondaient souvent en de mêmes personnes. Machines et tracteurs d'aujourd'hui, méthodes plus extensives, font trop oublier les besoins de main-d'oeuvre du siècle dernier.

Le chemin parcouru en un siècle est celui qui sépare une agriculture de subsistance nourrissant mal une population trop nombreuse, à la polyculture complexe qui laisse une place très large à l'élevage extensif du charolais. Le malaise actuel des exploitations n'efface pas l'ampleur de la transformation qui impliquait une décongestion nécessaire au point de vue démographique. Si la transformation progressive de l'agriculture, parallèle à la mort lente des métiers de l'émigration temporaire, explique l'exode, celui-ci précipite la transformation agricole, rend moins indispensable les déplacements saisonniers.

3- RYTHMES de l'EXODE et LENTE EVOLUTION AGRICOLE

Quels que soient la date des premiers départs et le volume de l'exode antérieur, c'est la guerre de 1914-1918 qui marque de façon certaine l'infléchissement des courbes démographiques.

a) L'exode jusqu'à la guerre de 1914

Les départs ont commencé plus tôt dans le nord que dans le sud où pourtant l'accroissement de la population de la première partie du 19e siècle avait été plus marquée. Les courbes de population en témoignent et on peut grouper ensemble celles des communes proches de l'Auxois (la Roche-en-Brenil, Villiers-en-Morvan...) et celles de quelques villages du centre nord : Planchez... Dans ces cas, les départs, tôt amorcés, semblent même accuser une accalmie vers les années 1890. C'est après cette date que l'exode débute dans le canton de Château-Chinon ; il ne gagne celui de Luzy qu'au début du 20e siècle. La règle souffre pourtant des exceptions : des communes particulièrement pauvres du Haut-Morvan connaissent un exode plus précoce ; des villages, tels Ménessaire, Fâchin, Saint-Léger-de-Fougeret, ont des courbes qui descendent en "torche" dès 1870 ; l'opposition nord-sud se complique de phénomènes marginaux, la présence d'activités locales (mine de la Petite-Verrière, carrière de Saint-Martin-de-la-Mer) freine l'exode qui atteint

plus tardivement les bourgs et les petites villes.

Quand les départs définitifs commencent, la campagne est surpeuplée. Parmi les quelque 50 communes morvandelles du département de la Nièvre, une trentaine ont une densité qui atteint 50 à 75 habitants/km², cinq autres dépassent nettement ces chiffres (Arleuf 100, Corancy 83, Frétoy 100, Saint-Péreuse 100...) ; aucun village n'a moins de 23 habitants/km² cultivé ; le canton de Luzy, où l'exode se dessine plus tard, a encore 30 à 35 habitants/km² cultivé. Une telle congestion explique l'ampleur des migrations saisonnières, la stagnation des modes d'occupation du sol et des systèmes de culture malgré les premiers départs définitifs et les progrès agricoles.

Comme partout, le Second Empire représente une période d'activisme agricole qui se poursuit dans les premières années de la République ; comices agricoles, propagande des notables, exemples souvent cités de quelques gros exploitants, modes agronomiques, ont contribué aux progrès des techniques dans un Morvan où le chaulage fait alors tache d'huile. On continue certes d'y cultiver le sarrasin bien adapté aux hautes terres, mais le froment prend peu à peu la place du seigle. La race croisée morvandelle-charolaise pénètre lentement, en faisant peu à peu disparaître les boeufs du pays à robe rouge. Dans les cantons du Haut-Morvan, le pré n'a pas encore gagné sur le champ ; seuls Lanty et Préporché connaissent une extension des surfaces en herbe encore bien timide. La conversion vers l'élevage, sans doute plus avancée dans le Morvan-nord, n'est pas encore accomplie, les départs restent liés à la polyculture sur des domaines exigus qui ne peuvent faire vivre décemment des familles entières.

Malgré les ritournelles parvenues jusqu'à nous, les vantardises complaisamment rapportées, la vie est rude, misérable à cette époque en Morvan. En 1859, 96 % des maisons du canton de Lormes sont encore couvertes en chaume ; les habitants ignorent les chaussures de cuir et ne portent que des sabots ; la viande de boucherie n'apparaît sur la table que le jour de Saint-Guillaume ou de Saint-Lazare ; l'ordinaire n'est que privations. La lassitude de la vie errante autant que la misère dictent les premiers départs sous la pression de ceux qui semblent avoir réussi à la ville et qui y ont trouvé simplement un emploi permanent ; peu à peu, les idées changent, sans que l'évolution soit la même dans chaque village, dans chaque famille ; tout dépend de l'influence et de la cote des citadins. La ferme était devenue le centre de ralliement de la famille ; cette conception est petit à petit remise en question ; quand l'individu pose le problème de son propre destin et que le souci du clan devient secondaire, le passage se fait naturellement de l'émigration temporaire à l'exode définitif, un rien suffit pour accélérer le phénomène.

Certains villages résistent. Malgré les progrès de l'hygiène, le recul de la mortalité infantile, le mouvement de la population entre 1891 et 1911 montre à quel point le dépeuplement a gagné ; les pertes des régions marginales se sont accentuées ; les villages du Morvan central ont perdu de 30 à 39 % de leur population de la fin du siècle. C'est un Morvan en pleine cri-

se que la guerre va surprendre.

b) L'exode postérieur à la guerre 1914-1918

La paysannerie a fourni l'infanterie des armées de 1914 à 1918. Les monuments aux morts des villages disent le poids des pertes, des dizaines et des dizaines de noms s'y succèdent. Les pyramides des âges dénoncent le double creux de la disparition des hommes et du manque des naissances. Après 1918, aucune courbe démographique ne dessine plus un palier ou une remontée ; toutes sont descendantes. Pendant les hostilités, les femmes et les vieux ont cultivé les terres comme ils le pouvaient en attendant le retour du chef ; parmi ceux qui reviennent du front, tous ne reprennent pas le métier car tout a changé.

C'en est fini des possibilités d'une vaste émigration temporaire ; on ne demande plus guère de nourrices au sein, les moissonneuses font leur apparition sur les plateaux calcaires bourguignons qui réclament moins de main-d'oeuvre saisonnière, le flottage n'est plus, on se désintéresse de plus en plus du taillis sous futaie qui reste privé de soins. Comme dans les plaines voisines, c'est le moment de l'orientation définitive vers l'élevage. Coûte que coûte, les champs sont couchés en herbe, les prairies temporaires ne sont plus retournées, on manque d'ailleurs de bras et il faut renoncer à cultiver toutes les terres labourables du siècle dernier. Les pourcentages de surfaces toujours en herbe par rapport à l'espace cultivé ont à peu près partout doublé entre 1892 et 1929. C'est près de 300 ha qui ont été mis en herbe à Glux, à Montigny-en-Morvan, à Blismes, à Saint-Hilaire, c'est plus de 500 ha qui l'ont été à Larochemillay.

Dans toutes les communes où il est plus aisé d'obtenir de bons prés, où les fonds tourbeux et froids sont moins nombreux, les pâtures moins menacées par les fougères et les genêts, la spécialisation de l'élevage des jeunes s'est plus vite affirmée. Les marges, plats pays du nord, le bas-Morvan de Luzy sont dans ce cas. Dans le Haut-Morvan, la mutation a été différente. Il s'agit davantage d'une évolution psychologique que d'une véritable révolution agricole ; alors qu'auparavant le Morvandiau considérait la culture comme la véritable source de ses revenus et l'élevage comme une source occasionnelle, il commence à comprendre qu'il peut gagner quelque argent sur ses boeufs de manière permanente. La différence d'altitude laisse quasi inchangé le système de culture.

C'est un Morvan venu bon gré mal gré à l'élevage que surprend la crise agricole de 1930-1932. Le pays est encore nettement agricole en son centre, à demi pastoral sur ses bords, et la crise mondiale qui provoque l'effondrement des cours, le tarissement de tous les profits annexes, s'y font durement ressentir ; les bêtes ne se vendent plus, les pensions des enfants placés par des particuliers restent impayées, dans les fermes les plus aisées on renonce aux études des enfants, les cultivateurs ne font plus face à leurs dettes, beaucoup ne les régleront qu'avec les bénéfices du marché

noir. Les gens du pays pensent volontiers que l'exode a commencé à cette date alors que depuis cinq décennies les Morvandiaux partaient en masse ; c'est qu'à l'exode des journaliers, des gagne-petit, qui avait précédé, succède celui des petits propriétaires retenus jusqu'alors par leurs quelques hectares.

Entre 1911 et 1936, 36 villages perdent 20 à 29 % de leur population d'avant-guerre, 39 enregistrent des diminutions de 30 à 39 % et 9 encore de plus de 40 %. Entre 1936 et 1962, les changements reprennent l'allure de puzzle des premiers départs ; la secousse de la guerre de 1939-1945, l'arrivée des réfugiés qui ne repartent pas tous après la victoire, l'installation de nombreux maquis, puis encore la durée du service militaire, ont rendu les estimations difficiles au cours de cette période qui connaît également des retours au pays plus importants. Si, un moment, on a même pu croire que l'exode cesserait, les derniers recensements montrent l'ampleur du dépeuplement en dépit des ponctions antérieures. 74 communes ont perdu de 1936 à 1962, 20 % de leur population, mais 33 enregistrent des diminutions de 30 à 39 %, 8 villages encore des décroissements supérieurs à 40 %. L'exode reste le principal facteur de ce dépeuplement ; les filles, la crise agricole en sont tour à tour rendus responsables.

C'est une idée communément répandue aujourd'hui que les filles veulent habiter la ville et refusent d'épouser les cultivateurs. L'évolution des exigences d'un jeune couple a fait plus peut-être pour l'exode que la crise agricole ; le mirage de la ville s'est confondu avec celui d'une vie conjugale indépendante et intime. Le carcan des structures familiales est également le responsable de départs vers une société citadine qui semble mieux respecter les droits de l'individu et s'oppose à des survivances de conception tribale.

On doit donc autant considérer ces facteurs psychologiques, dont les intéressés ont plus ou moins conscience, que la crise agricole elle-même. Encore en 1945, 25 ha de propriété pouvaient retenir un Morvandiau. Aujourd'hui, le fils du gros exploitant part aussi facilement qu'un petit cultivateur ; celui qui abandonne la terre n'est pas toujours pauvre ; mais il a conscience de l'être par rapport au citadin qui ne possède ni son capital, ni sa liberté ; il est surtout las de l'insécurité perpétuelle et des servitudes du travail ; il rêve davantage d'une vie comportant plus de loisirs et moins de responsabilités que de hauts salaires urbains. Il part, faute d'imaginer les solutions sur place et d'être en mesure de réorganiser l'agriculture ; la vie à la campagne meurt dans la mesure où elle apparaît démodée à la majorité de ceux qui la vivent.

Sans nier les réelles difficultés agricoles en général, et morvandelles en particulier, il apparaît que la véritable question posée est de moins en moins "pauvreté ou richesse ?", mais "vie campagnarde ou vie urbaine ?" Le vieillissement de la population, l'absence d'audace d'un grand nombre, restent les meilleurs freins de l'exode ; il faut y ajouter pourtant l'attachement à une certaine liberté et l'amour de la terre. L'exode continue

donc. Entre 1954 et 1962, le Morvan a perdu environ 4 500 personnes, soit 7 % de sa population. L'excédent des décès sur les naissances n'explique qu'une diminution de 1 500 environ. Malgré le retour des retraités, l'arrivée des Espagnols, le solde migratoire est de 3 000.

c) L'exode assure-t-il aux migrants la promotion sociale qui leur est refusée sur place ?

En Morvan, le niveau d'instruction n'a guère progressé depuis le début du siècle. La conversion des ruraux est chaque jour de plus en plus difficile ; bien des départs actuels sont provoqués par l'exemple de la réussite de la génération précédente ; isolés dans leur campagne, murés par leur absence de formation générale, les ruraux ne peuvent imaginer que les solutions d'hier sont dépassées. La crise du secteur public, les exigences du secteur privé, les difficultés de logement et le rythme rubain ne sont découverts qu'une fois les décisions prises.

Aussi tout concourt à précipiter un exode qui apparaît souvent irrationnel comme les conditions mêmes de la vie régionale dont il représente l'évasion.

C- CONSEQUENCES de l'EXODE

L'exode continue et tout se meurt ; les hommes vieillissent, les friches gagnent, le pays n'a pas retrouvé d'équilibre agricole.

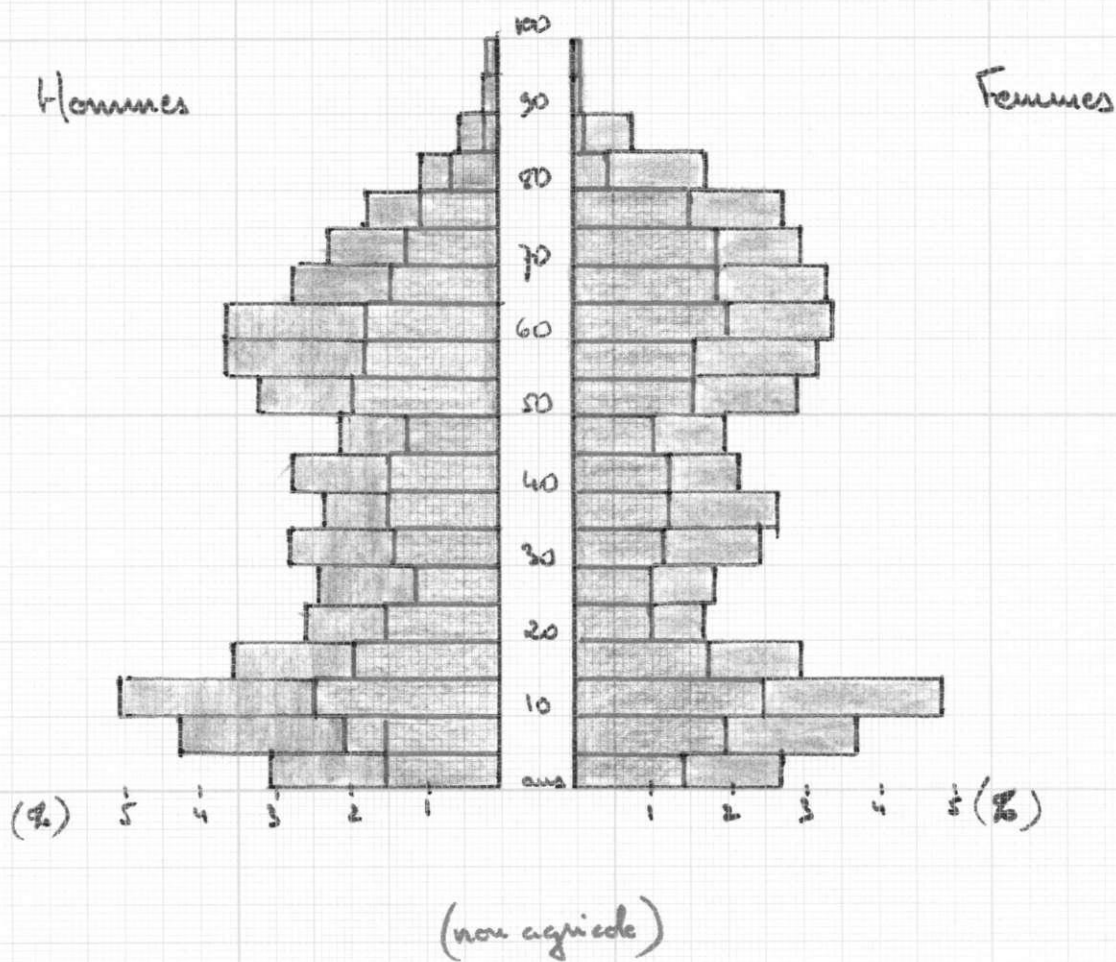
1- Un PAYS VIEILLI

La pyramide de 1962, qui confirme à la fois le vieillissement de la population et son caractère moins strictement agricole, montre un rétrécissement sérieux de la base ; ce qui prouve une diminution récente de la natalité, liée sans aucun doute à l'exode des jeunes gens.

Ce vieillissement a des conséquences sociales qui enlissent le pays dans une fâcheuse léthargie. L'atonie de la vie publique, le difficile recrutement des cadres sont les plus directes ; la permanence des responsables sclérose l'organisation de la profession agricole et le dynamisme de quelques jeunes, la conviction de certains conseillers se heurte trop souvent au scepticisme désabusé des anciens qui ne croient plus à des changements possibles. Toutes les réunions agricoles mettent en présence les mêmes personnes depuis des années et s'accroissent des rivalités, des doutes, des querelles politiques, des incompréhensions volontaires. Enfin, paradoxa-

Pyramide des Ages

du Morwan en 1962



(non agricole)

lement, le vieillissement de la population reste le meilleur frein à l'exode.

2- Un PAYS GAGNE par les FRICHES

Elles s'étendent comme une lèpre : sur les croupes battues par les vents, la lande rase se troue de compyrés ; des taillis inextricables couvrent les versants non cultivés ; des pâtures sont toutes hérissées de genêts ; de grands carrés de fougères roussies en hiver s'encastrent dans les forêts ; les orées de bois donnent le spectacle de l'abandon.

Des secteurs connaissent des pourcentages supérieurs à 20 %, c'est dire que le quart ou le tiers de la superficie cultivable n'y sont plus utilisés. Ce sont d'une part les villages de la crête nord-sud du Morvan central (Dun-les-Places 27 %, Saint-Agnan 20 %, Gouloux 22 %, Saint-Brisson 27 %, Alligny 25 %), de l'autre le groupe des villages du Haut-Morvan (Planchez 33 %, Gien 22 %, Arleuf 30 %, Anost 23 %, Glux 31 %, Saint-Prix 30 %, Saint-Léger-sous-Beuvray 20 %) ; çà et là, on note quelques prolongements de ces noyaux centraux. L'importance spatiale du phénomène y va de pair avec la présence habituelle de friches à l'intérieur même des exploitations ; dans toutes ces communes, on note fréquemment 60 % d'exploitations avec des espaces incultes : Alligny 67 %, Dun-les-Places 69 %, Arleuf 63 %, Saint-Léger-sous-Beuvray 64 % ; on trouve même 82 % à Planchez, 80 % à Saint-Brisson, 84 % à la Petite-Verrière, 89 % à Saint-Prix.

Dans cet ensemble, la friche correspond à la poussière des petites exploitations. La superficie moyenne par exploitant n'est que de 2,6 à 5 ha. Faut-il alléguer les difficultés d'exploitations dans un secteur très accidenté, d'altitude élevée ? Le rapprochement avec la pyramide des âges des exploitants de ces communes attire l'attention sur le mode de mise en valeur de ces paysans âgés qui se contentent de vivoter sur un lopin mal exploité. L'extension des friches est obligatoirement liée à une mise en valeur très extensive du sol par des agriculteurs trop âgés.

A l'est de la zone précédente, s'étendent un grand nombre de communes où les pourcentages varient de 10 à 20 % ; quelques villages de l'ouest sont également dans ce cas. Ainsi, il a été trouvé 10 % à Saint-Germain-Modéon, Saint-Martin-de-la-Mer, 15 à 17 % à Champeau, Blanot, 15 % à Moux, Ménessaire, 12 % à Cussy, 17 % à Lucenay... Moins étendu, le phénomène intéresse un moins grand pourcentage d'agriculteurs. Quatre villages seulement sur 19 ont 60 % d'exploitants déclarant des friches ; dans les autres, les variations vont de 37 %, chiffre le moins élevé, à 60 %. Tout est moins net dans ce secteur moins élevé, plus privilégié au point de vue cultural et les corrélations avec l'âge des agriculteurs semblent moins certaines ; les pyramides des communes diffèrent peu de celles du Morvan, c'est dire que la friche, phénomène constant en Morvan, est liée à une série de facteurs qu'il n'est pas commode d'isoler.

Enfin, sur tout le pourtour du Morvan, le phénomène s'atténue, que ce soit dans l'Avallonnais où la forêt gagne en importance, dans les bassins de culture de l'ouest, dans le canton de Luzy. Toutes les variables diminuent en même temps. La friche accidentelle dans le paysage n'est pas la tare du plus grand nombre d'exploitants, la surface moyenne par exploitant est également plus réduite.